

# LE POT'LICOT

N°104



asbl Les Coquelicots : service d'accueil de jour pour adultes handicapés mentaux, agréé par l'AWHIP sous le n° 163. Avec le soutien du Ministère de la Région Wallonne.

Publication Trimestrielle : Avril-mai-juin-2015

Editeur responsable : Olivier Philippart  
rue sur Haies, 35 B-4550 Nandrin.

Qui va mesurer la qualité du rêve ..., l'intensité de l'émotion nichée dans une vie brève ? ... La vie mystérieuse. L'énergie du désespoir. La vie pour certains c'est comme prendre à mains nues un câble électrique qui traîne par terre. D'autres ont la possibilité de mieux se protéger, et donc ils vivent plus longtemps. Mais pour tous c'est la même aventure. Une aventure humaine qui commence par la naissance, et finit par la mort. La vie c'est ce qui se passe entre les deux. Et personne ne peut la mesurer. Dany Laferrière, *L'art presque perdu de ne rien faire*.

Le bonheur est une jouissance finie de l'infini.

Alain Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*.

# LE POT'LICOT

## Au menu du Pot'licot

Editorial p3

Nous parlons de nos familles p5

Le Petit Peuple p7



Le Petit Peuple envisage nos émois p9



Abécédaire du Petit Peuple p11

## Un lieu avenir

Un lecteur averti a attiré notre attention sur un point essentiel. Il se demandait ce qu'on entendait par *Petit Peuple*. De qui s'agit-il ? S'il y va des personnes handicapées, alors n'est-il pas un peu péjoratif ? La critique est justifiée ! Nous remercions ce lecteur qui nous offre l'opportunité de nous expliquer. Pour nous, il est évident que par *Petit Peuple*, nous entendons chaque personne qui vit, passe, fréquente et travaille aux Coquelicots.

*L'Assemblée du Petit Peuple* est un lieu de débat dans lequel nous prenons des décisions ensemble : travailleurs et bénéficiaires. C'est un espace démocratique qui permet à chacun de faire entendre son point de vue. On y achoppe bien évidemment sur les questions existentielles et politiques : le pouvoir, la responsabilité, le choix, le vivre-ensemble, les appétits, l'amour, l'intimité, les lois, les statuts et l'altérité.

Mais que signifie se constituer en *Petit Peuple* ? Est-ce faire un monde particulier d'où sont exclus ceux qui ne lui appartiennent pas ? Est-ce comprendre que le monde n'est monde qu'à être commun ? Nous optons pour la seconde hypothèse. Nous cherchons moins à nous réunir tous en un tout identifiable autour d'un projet commun qu'à inventer une manière de vivre qui prend en compte la singularité de chacun. Bref, nous ne cherchons pas à inclure la différence (ce qui nie l'altérité), mais à construire un lieu à partir de la différence.

Cet horizon est un horizon régulateur qui balise nos valeurs. Mais c'est aussi un espoir : l'espoir d'un devenir ! Que peut-on imaginer et espérer vivre quand on est une personne handicapée mentale adulte ? Faire comme papa et maman ou comme le frère ou la sœur ? Mais que faire de ce handicap qui nous en empêche ? Que reste-t-il alors ? Singer les fantoches qui peuplent les écrans ? Se cacher dans le grand troupeau consumériste ?

En fait cette question nous concerne tous ! Elle se pose à chacun : que fais-je de ma vie ? Cette question nous renvoie à nos familles. Il est naïf d'imaginer pouvoir faire des choix de manière totalement autonome. Nous sommes tissés par nos liens affectifs. Exercer sa liberté n'est pas partir de rien, mais réécrire son passé. En d'autres mots, le faire sien pour en finir avec le destin. Faire sien son passé, c'est l'assumer. C'est reconnaître que c'est de là qu'on vient. Il ne s'agit ni de l'enjoliver ni de le diaboliser, mais de s'y adosser pour se lancer dans l'avenir.

suite page 4 ...

D'où viens-je ? Que dire de mon enfance ? Nous avons tous des parents. Nous avons tous une histoire avec nos parents - que nous soyons nous-mêmes parents n'y change rien ! Cette histoire est faite de joies et de pleurs, de colères et de rancœurs parfois. Ces histoires font la littérature et le cinéma en fait sa fortune.

Le handicap est une blessure gigantesque qui s'impose à tous et qui bouleverse l'histoire familiale. Ainsi au poids du handicap s'ajoute la lourdeur d'être la cause de la souffrance, pour qui, de ses parents, pour qui, de son enfant. Rien n'est pourtant définitivement joué. Certaines familles parviennent à dépasser ce traumatisme et à découvrir de la joie. D'autres trébuchent encore sur ce chemin. Il en est hélas qui s'y perdent. S'il n'existe aucun mode d'emploi à la résilience, nous savons au moins qu'il est nécessaire de libérer les paroles pour que les personnes puissent se libérer de ce qu'elles croient être un destin et qu'elles vivent comme tel.

Apprendre à se parler en vérité sur la vérité du traumatisme, c'est apprendre à panser les blessures. Il n'est pas simple de vivre quand on sent qu'on n'a jamais été, qu'on est pas, et qu'on ne sera, sans doute, jamais réellement la source de joie de ceux qu'on aime. Il n'est pas simple de vivre quand on se dit qu'on n'a pas pu donner ce qu'on aurait voulu offrir. Il y a là une réconciliation avec soi, autrui et la vie à trouver... quelque chose comme un pardon, peut-être.

Mais apprendre à se parler en vérité, c'est encore apprendre à penser la vie. Quel avenir pour moi, moi qui vis toujours chez mes parents, moi qui suis quelque part condamné à vivre avec eux à jamais ? Quel avenir pour moi, moi qui suis condamné à assumer mon enfant jusqu'à la mort ?

Les parents ont plus de cartes en main pour trouver ces espaces de paroles. Mais où peuvent parler les personnes handicapées ? Leurs mots sont-ils condamnés à rester emmurés dans les dossiers sous couvert du secret professionnel ? Mettons-nous un simple instant à leur place : que dirions-nous si nous vivions encore chez nos parents ? Sans surprise, tout comme nous le ferions, elles parlent de joies et de souffrances. Elles disent des choses dures et réalistes. Elles parlent de sentiments et évoquent l'impasse dans laquelle elles se noient, l'abîme dans lequel s'épuise leur famille.

C'est ensemble qu'il faut penser l'avenir de chacun, qu'il faut envisager un avenir pour chacun. Mais la situation est complexe. Existe-t-il un ailleurs à la famille ? Il manque de place en institution. Les institutions ne sont pas nécessairement saines. Les professionnels peuvent être inhumains à force de travailler dans de mauvaises conditions.

Mais rester chez papa et maman quand on est adulte, est-ce ce que nous aurions voulu vivre ? Garder son enfant chez soi, était-ce cela notre projet ? S'il n'y a d'autre choix, ne faut-il pas pour le moins rompre avec le modèle anachronique de l'enfant qui vit chez ses parents ? Mais comment transformer ce modèle en quelque chose d'un peu plus communautaire ? Est-ce possible ? Peut-on imaginer se libérer du regard parental si on continue à vivre avec nos parents ?

Nous n'avons aucune réponse à donner. Chaque situation est unique, mais il n'y a pas de solution individuelle. Nous savons que le déni, le repli, la résignation et le silence conduisent à la folie. Alors avons-nous d'autre choix que d'inventer de nouvelles manières de vivre et de ré-interroger les modèles actuels ? La question du handicap est une question politique car le handicap est une des dimensions de notre condition humaine. On pourrait s'atteler à construire un monde dans lequel on apprendrait à être attentif à nos fragilités et nos vulnérabilités au lieu de s'endurcir le cœur à essayer de les nier au nom des normes du rendement.

I have a dream !

Olivier Philippart.



## Nous parlons de nos familles ...

Tous nous avons une famille, elle peut être un endroit d'amour bienveillant et en même temps le lieu d'une grande violence. Le Petit Peuple a discuté de cette ambivalence, ce mélange contrasté qui tend nos relations familiales. Doit-on s'arracher de sa famille à la force de ses bras pour avoir une vie sereine ? Cette échappatoire peut être une solution ou une triste illusion. S'il est vrai qu'on ne choisit pas sa famille il est aussi vrai qu'on ne se choisit pas soi-même. On ne peut s'échapper de soi, mais on peut vivre en paix avec soi. Ce qui se dit mérite d'être entendu. Afin de respecter l'intimité de tout un chacun, ces dires sont anonymes. Ils reprennent les paroles des personnes handicapées et des éducateurs.

Ma famille m'apporte le courage. Tout le monde m'a appris des choses, ils m'ont appris à travailler.

Quand je reste avec à la maison, j'aide à faire le dîner. J'aime bien le faire.

Ma maman m'a appris à rester près d'elle.

La famille c'est partir en vacance. Travailler comme mon père, j'aurais bien fait comme lui.

Ma famille m'oblige à venir. Sinon je ne serais pas venu aux Coquelicots, je serais resté chez moi. Maintenant ça va, je viens.

Moi je suis obligé sinon je ne fais rien de la journée. J'ai envie de continuer pour apprendre et comprendre plus de choses. J'ai envie de devenir et pas me sentir perdu.

J'ai envie de venir ici comme ça je ne reste pas à la maison. Ma famille, ils se disputent. Ils se frappent. Alors je vais me cacher dans ma chambre.

Moi aussi j'ai eu des coups de ceinture, pour que je me reprenne. Et ça fait mal ! Une fois je suis partie à vélo. C'est un policier qui m'a retrouvée. J'étais jeune. C'est pas gai.

Parfois avec ma famille je me dispute. Je veux me marier avec mon amoureuse, je ne leur dis pas, c'est un secret.

Les disputes avec ma famille, moi je crie. Ça se finit quand j'ai fini de crier.

Ma famille quand ils seront morts, je serai bien tranquille. Quand ils ne seront plus là je vais me marier. Si je leur en parle, ça va créer des problèmes. Quand ils ne seront plus là c'est moi qui décide. C'est pas possible de rester avec eux. Quand ils seront mort, je vivrai quelque part dans un centre. Je serai bien tranquille.

Ce n'est pas si facile que ça de trouver un centre d'hébergement, on va partout et il n'y a jamais de place.

On y va à l'essai mais c'est pas pour ça qu'il y a de la place. On est sur la liste d'attente, mais dans quel ordre ? On ne sait pas.

Quand je suis fâché sur la famille, je casse la voiture.

Moi quand je suis énervé je crie un bon coup et je fends du bois. Avec un merlin, ça me calme. Il faut ce qu'il faut pour se calmer.

Ma famille m'oblige à venir aux coquelicots. Je préférerais ne pas venir.

Mes parents je leur reprochais tout et tout le temps. J'étais tout le temps fâché sur eux.

Une connaissance elle est partie de chez elle ? Moi je ne ferais jamais ça. Ils vont me tuer. Ils ne veulent pas me mettre dans un centre. Moi je voudrais un hébergement. Mais j'attends qu'il meurent.

Quand ma maman ne sera plus là ... .. la vie est dure.

Qu'est ce qu'on serait plus tranquille. Franchement j'en ai marre. La famille je n'ai plus envie de les avoir, ils sont chiants, tout le temps derrière moi. Je n'ai le droit de rien faire. Ils sont toujours derrière moi à m'engueuler et me rabrouer. Maintenant j'arrête.

Est-ce qu'il faut faire disparaître les parents pour vivre sa vie ? Ben discuter c'est bien aussi, non ?

Le jour où je perdrai maman je serai très triste parce qu'elle est presque en âge.

Mes parents me font avancer en âge. Ils me font des anniversaires tout le temps. Si mes parents sont morts,  
mon âge s'arrête.

Mon papa et moi on ne s'est plus parlé pendant six mois. Il a été fâché. Il m'a frappée. À 20 ans on ne frappe pas. Après il a craqué, il a dit «c'est bon, ton copain il peut venir à la nouvelle année »

Quand je suis né ma maman ne m'aimait pas. Comme j'étais malade elle a voulu me jeter à la morgue.

Quand je regarde la télévision avec ma famille c'est bien, alors on ne se dispute pas.

La famille c'est une protection. Ils me connaissent bien tous. Si je fais une connerie ils sont là.

Ca peut aussi être une prison. Des fois nous protéger ils le font un peu de trop. Ou alors ils nous protègent mais pas de la façon qu'on voudrait, à nous surveiller comme des petits chiens.

Quand j'étais enfant mes parents m'obligeaient à vider mon assiette. Si je ne la vidais pas j'allais dans la cave et j'y restais tant qu'elle n'était pas vidée. Les années passant, mes parents ont mûri et ont renoncé à ce mode d'éducation archaïque qu'ils répétaient. Les choses se sont assouplies au rythme des naissances de mes frères et sœurs. Ils en sont arrivés à demander à ma dernière sœur ce qu'elle voulait manger !

Ma famille me protège parce que je suis une personne handicapée mentale. Sinon je devrais me débrouiller.

Ma famille me dit toujours que j'ai 3 ans. Je suis quand même adulte non ?

Ma famille ils seraient les mêmes, que je sois handicapée ou pas. Avec eux je ne fais rien. Je m'en fous qui m'a fait. Je peux faire ma vie !

Avec ma famille c'est dur parce que je change toujours d'avis. Je dis non, je dis oui, ou alors je suis l'avis de ma famille. Mon rêve c'était d'avoir un appartement. Mais maintenant ils me disent : « tu es bien avec nous. »

Ma famille elle n'est pas heureuse non plus. Apparemment on peut être malheureux de famille.

Moi je ne peux pas aller contre ma famille. Il y a un chef dans la maison. Par exemple je ne peux pas avoir d'enfants. Qui l'a dit ? Le chef de ma maison, il est balèze. Et quand ça ne va pas avec moi il dit « tu veux que je descende? ». Ça fout les chocottes. Il est comme ça.

Moi j'ai été directement dans le coin. Quand je suis né, dans le coin. Et les coups de cravache c'est venu après.

Quand je rentre ils me demandent « qu'est-ce que tu as mangé aujourd'hui ? ». Des fois c'est difficile de répondre. Ils te posent la même question tous les jours alors tu ne sais plus quoi répondre. C'est un peu lourd. Je ne sais même plus ce que j'ai mangé. Ils me disent « tu ne sais plus ce que tu as mangé ? ». Je ne sais plus quoi répondre.

Quand je gagnais ma vie, ils me disaient « les sous c'est pour ci, pas pour ça ». Je n'étais pas libre. Je peux dire des choses mais ça ne change rien. Et quand j'achète des trucs parce que j'aime bien et qu'on ne vit qu'une fois, ben c'est toute une affaire. Ah nos parents c'est quelque chose ! Ils ont connu la guerre tu sais, ils ont vu ça, on ne peut pas comprendre.

Ma famille me donne des modèles où je suis bien dans ma peau. Ils veulent que je sois bien dans ma peau et n'avoir mal nulle part. Ils me donnent des médicaments quand j'ai mal. Pour être bien dans ma peau ? Du Risperdal. Je dois être bien dans ma peau. Du Risperdal.

A cause de la famille qui surveille et reste tout le temps derrière son enfant et par rapport à son handicap, l'enfant peut souhaiter la mort de ses parents et en avoir ras-le-bol au point de ne plus avoir la force de se battre. Car l'enfant en a marre, n'accepte pas son handicap ni le contrôle permanent des parents, veut être une personne normale et n'attend plus rien de sa vie qui ne lui apporte plus rien.

On a toujours besoin de ses parents. Quand ils ne sont plus là on n'a plus personne.

Sans papa et maman je n'ai pas envie.

Ma famille m'aide à réfléchir. Ils me parlent et me demandent « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? ». J'aime parler avec ma famille. Ca me fait avancer dans la tête.

La famille ce n'est pas éternel. Quand on est vieux ça s'arrête ...

## Le Petit Peuple

Mais c'est quoi au juste ce Petit Peuple dont on parle aux Coquelicots ? Cette question nous arrive de l'extérieur et de l'intérieur. Alors essayons de comprendre de quoi et de qui on parle.

Sylvestre : dans le Petit Peuple il y a des plus petits, des plus grands et des plus lents. Et il ne faut pas oublier le médecin. Il y a même Carmela qui fait les pieds. Le petit peuple c'est très important. Il y a des personnes qui comprennent et d'autres qui ont plus difficile.

Patrick : le Petit Peuple c'est nous, les gens qui viennent ici. Le directeur et Marie-Hélène et Christiane aussi.

Sophie : le Petit Peuple c'est tous les usagers, les personnes handicapées mentales, le personnel. On est ici aux Coquelicots.

Sylvestre : on travaille ensemble, on prépare la liste des choses ensemble, le matin ensemble on boit le café.

Marc : on était tristes ensemble.

Sylvestre : oui ! on partage les sentiments ensemble.

Paulette : on fête les anniversaires ensemble.

Patrick : à l'Assemblée du Petit Peuple on donne son avis.

Sylvestre : on a voté, on l'a fait plusieurs fois. Chacun a voté.

Marc : à l'Assemblée tout le monde vote. Chacun un vote. C'est l'égalité.

Sophie : oui c'est un peu comme une famille. En cas de besoin on a toujours quelqu'un. Une copine ou un éducateur. On fait des activités hors des Coquelicots ensemble.

Patrick : c'est un peu une famille mais ce n'est pas la même chose. La famille c'est différent. La famille on est toujours ensemble.

Mélanie : le Petit Peuple c'est une famille mais un petit peu. J'aime bien... rencontrer.



Lara : en commençant ici j'ai intégré l'atelier cuisine. Je suis née dans une famille où la table est un moment savoureux de partage. Tout le monde était partant alors on s'est lancé. On a fait des grandes tartes que l'on a offertes et dégustées ensemble. Le Petit Peuple était réuni autour d'une saveur commune.

Sophie : le repas c'est un moment pour se retrouver ensemble. On partage mieux en mangeant tous ensemble, c'est plus convivial, c'est plus familial. Mais c'est quand même un travail pour les éducateurs pour que ce ne soit pas la cacophonie.



Sylvestre : oui par exemple quand certains mangent trop vite ou s'il y a une bagarre ?

Sophie : au moment de l'incendie on était tous ensemble, on était solidaires. C'est au travail qu'on est plus bas. Dans le monde du travail il y a un écart entre les éducateurs et nous. Les éducateurs ont des règles mais pas les mêmes que nous. On est en-dessous, on n'est pas collègues, on est plus bas dans la hiérarchie.

Patrick : les éducateurs doivent nous montrer, nous apprendre à travailler. C'est leur travail.

Sylvestre : les éducateurs font des réunions entre eux. Nous on partage dans les groupes de parole.

Mathilda : on était pauvres quand même après l'incendie, on n'avait plus rien.

Paulette : au début on était que nous.

Mathilda : et on a perdu nos copains ensemble, ceux qu'on aimait bien. Des peines j'en ai aussi.

Olivier K : peut-être qu'on a essayé de survivre tous ensemble ... on est un Petit Peuple de survivants !

Sophie : oui on est dépouillés. Chacun a perdu des proches, on est solidaires.

Sylvestre : j'ai déjà été à d'autres endroits et ici c'est différent. Là-bas on avait notre boulot. Ceux qui s'en sortaient ça va. Ceux qui ne voulaient pas le faire ils se faisaient engueuler. Ici on parle.

Olivier K : Petit Peuple ça peut vouloir dire charmant ou sympathique. Mais ça peut aussi vouloir dire qu'on peut encore grandir, se développer.

Sophie : il peut encore y avoir d'autres personnes qui viennent nous embellir. Des personnes handicapées mentales pourraient venir embellir le groupe c'est sûr. On est bien là.

Patrick : on peut encore accueillir d'autres personnes. Plus d'éducateurs par exemple.

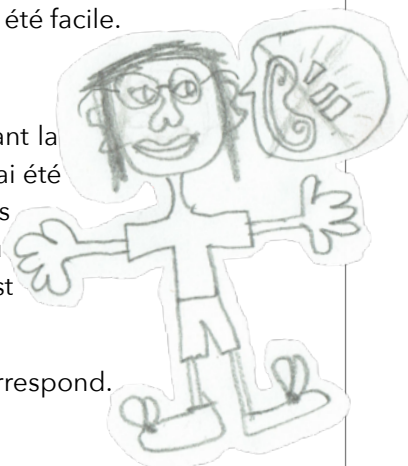
Sylvestre : oui c'est vrai il faudrait plus d'éducateurs. Si il y en a un qui tombe, ou qui se fait mal. Tout le monde est sympathique. Mais quand il y a une bagarre ce n'est plus si sympathique.

Sophie : trouver sa place dans le Petit Peuple ça a été facile.

Mathilda : Facile non ! Peut-être un peu.

Sylvestre : il fallait quand même que je fasse attention à mes doigts. J'arrive devant la porte, on me la ferme au nez ! Deux fois ! Je me demande où j'arrive alors. Après j'ai été bien accueilli. J'ai eu dur avec Nathalie parce que je ne l'écoutais pas. J'avais toujours envie de fumer pour me décompresser, j'étais angoissé en plus. Paul au début j'en avais peur. L'autre il m'a un peu montré comment on travaille, c'est Michel. Maintenant ce sont deux amis.

Patrick : Petit Peuple c'est bien, ça nous correspond.





Sophie : Petit Peuple c'est bien trouvé. Qui a eu l'idée ?

Marc : c'est moi qui ai eu l'idée.

Sophie : avant il n'y avait pas de nom.

Marc : on ne s'appelait pas.

Paulette : quand on voulait parler de tous ceux des Coquelicots c'était difficile.

Jacqueline : ben oui on partage la vie des uns et des autres. On est ensemble pour discuter. Les autres ils ne racontent pas la même chose que toi. Il y a du changement. C'est comme un groupe.

Sylvestre : Oui comme ma famille, mes cousins et moi.

François : pour moi le Petit Peuple c'est un groupe de gens qui vivent ensemble une façon de penser la vie. Nous vivons dedans, avec et pour ce sentiment d'appartenance. Cette manière de penser la vie doit être ouverte, vécue et non-stop en mouvement. Elle sera, quand le Petit Peuple l'estimera, réfléchie, critiquée et adaptée aux nouveaux projets de vie.

David : moi les groupes et la vie en groupe ça me fait chier.

Sophie : et puis ça fait du bien de rencontrer ceux qui ont la même maladie. On en parle ensemble, on n'est pas seul face à ça.

Marc : on pourra décorer ensemble. Le nouveau bâtiment.

Jacqueline : oui, il serait temps qu'on rentre chez nous, c'est pour bientôt !

### **Le visage est une trace de ce qui se vit de l'intérieur**

Après des mois de travail, l'atelier artistique des Coquelicots a exposé, début mai à la maison de quartier d'Engis, une sélection de ses créations sur le thème : « Le Petit Peuple envisage nos émois ». Une expérience enthousiasmante qui cherche à interpeller le monde extérieur trop souvent enfermé dans ses certitudes; c'est une manière de lui ouvrir nos portes et de se tenir ensemble dans l'entre-deux.

Sophie : c'est bien de montrer ce qu'on a fait. Ça nous rend utiles. On montre qu'on sert quand même à quelque chose. Ça peut changer la mentalité de certaines personnes qui disent « ils ne savent rien faire ». J'en ai même vendu un. Ça prouve que les gens s'intéressent à nous.



Mathilda : ça nous a pris trois ou quatre mois pour tout faire, c'est du travail tu sais ! L'exposition c'était bien. Maman en a pris un. Un cadre à moi. Elle voulait prendre aussi le masque de Jonathan mais elle ne pouvait pas il était déjà vendu. Elle va le mettre dans le salon. C'était une surprise. En plus j'étais stressée. Même ma famille va le voir, elle a dit que j'ai bien travaillé.

Jérôme : il y avait des masques et des tableaux. J'ai tout regardé deux fois.

Patrick : j'aimais bien le masque noir et blanc genre africain.

Mélanie : il y avait un tableau avec des yeux bleus, des visages, des masques. Je n'ai pas dessiné mais j'aurais voulu faire un masque orange.

Sophie : la peinture ça sert à décorer.

Mathilda : mon tableau il va servir, on va le mettre chez moi. Ils vont se dire « qui a fait ça ? ».

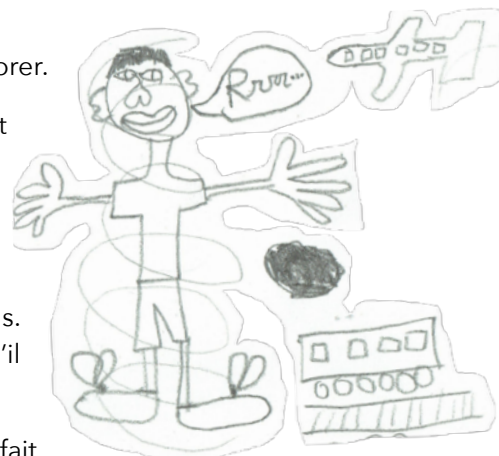
Patrick : non, les tableaux ça sert à regarder.

Sylvestre : les tableaux que j'aime bien c'est Van Gogh. Voir ses tableaux ça change les idées, ça peut faire ressortir les émotions. Quand on ne comprend pas le tableau on demande à quelqu'un qu'il nous explique. Il y a des trucs à comprendre dans un tableau.

Mathilda : ma maman a lu le texte en dessous de mon tableau. Elle a fait « ah ah ? ».

Paulette : je pense à Sophie qui disait que les éducateurs sont supérieurs dans le travail. Ici ce n'est plus vrai. Moi je ne me sens pas supérieure, je ne sais pas dessiner ou peindre.

Patrick : c'est un tableau étrange. Les visages sont étranges.



Sylvestre : une fois chez mon parrain j'ai pris un livre et je l'ai lu. Eh bien j'ai eu peur toute la nuit. Le tableau là c'est la même chose : la peur ! Surtout les yeux.

Sophie : mon masque il était tout noir, on n'allait pas mettre des couleurs joyeuses. C'était une représentation diabolique donc c'est normal qu'il fasse peur. C'est moi qui l'ai fait, donc j'ai peut-être une vue différente.

Mathilda : les tableaux on ne peut pas les donner. Il faut les faire payer.

Sophie : les tableaux on les a vendus. C'est quand même de l'art, ça a de la valeur. Le temps que j'ai passé à le faire ça a de la valeur. C'est du travail. Quelqu'un a acheté le mien. J'ai eu de bon retours. Je suis quand même fière.

Olivier K : et on peut aussi réfléchir de la même manière pour le Pot'licot, ne devrait-on pas le faire payer ?

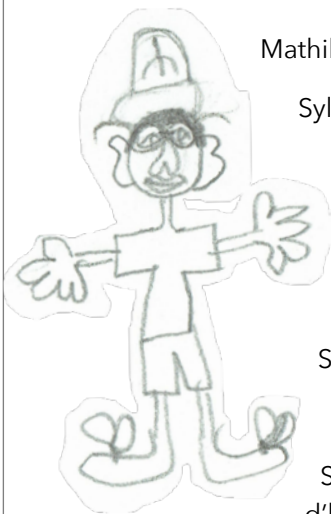
Sophie : les journaux ce n'est pas de l'art.

Paulette : tu penses que ta parole n'a pas de valeur ?

Sophie : si quand même. Faut voir ... .. comment savoir ?

## L'abécédaire du Petit Peuple : espérer et l'espérance.

Espérer : *considérer ce qu'on désire comme capable de se réaliser, attendre avec confiance* (dictionnaire Petit Robert) ... Quels sont les espoirs qui nous animent ?



Mathilda : espérer ? C'est comme avoir un bébé ?

Sylvestre : espérer c'est le contraire de désespérer, être triste. Quand c'est comme ça, qu'il n'y a plus d'espoirs, il faut partir là haut : on est mort.

Patrick : l'espoir c'est très important. Heureusement j'ai encore de l'espoir.

Olivier : l'espoir c'est ce qui me manque mais que je sais construire pour donner à celui qui en a besoin.

Sophie : espérer c'est avoir envie de quelque chose de toutes nos forces.

Sylvestre : alors j'espère que je m'entends bien avec tout le monde.

Sophie : On espère toujours quelque chose. Pour moi c'est trouver un endroit d'hébergement

Patrick : moi j'espère que je vais continuer avec Céline. J'espère quitter les Fougères et vivre avec Céline.

Mathilda : moi, j'espère travailler avec des petits.

Jérôme : j'espère être en couple avec Sophie, l'aimer. Ou alors un million, avec des euros. Et après un mariage avec Sophie.

Liliane : j'espère dessiner, continuer à venir aux Coquelicots et dessiner.

Sylvestre : j'espère une petite amie, me sentir aimé et habiter une maison avec elle. Espérer c'est bien mais si tu repenses tout le temps au passé cela ne sert à rien.

Sophie : j'espère que j'arriverai un jour à gérer ma maladie ou trouver un remède.

Le groupe : dans le nouveau bâtiment j'espère retrouver un grand local (Mathilda) avec des ordinateurs (Jérôme). Un local de kiné avec plus d'intimité (Sophie). Une belle salle de dessin et de poterie (Jérôme). J'espère recommencer la cuisine en cuisine parallèle (Patrick). J'espère une belle salle de massage (Jérôme). On pourra faire du pain (Mélanie).

Jacqueline : espérer c'est avoir de l'espoir. Être heureux malgré tout, c'est mon espoir. Je n'ai plus 20 ans maintenant. Croire en Dieu ça m'aide.

Patrick: croire à Dieu je n'y pense même plus, Il est mort. Vivre avec Céline? Dieu ne s'occupe pas de ces problèmes là.

Sylvestre : ce qui pourrait me sauver c'est d'avoir un chapelet que je mets à mon cou pour me sauver, pour que les mauvais esprits s'en aillent. Parfois je pense que le désespoir c'est un mauvais esprit. Je voudrais me protéger de ça.

Olivier K : l'espoir, c'est quand tu en as besoin qu'il t'abandonne.

Jacqueline : quand on est fatigué, on n'a plus de force, on se sent désespéré. Dormir, se reposer, cela nous rend des forces et de l'espoir.



Patrick : parler cela me rend de l'espoir. Il faut parler !

## Dons & soutiens logistiques

Les soutiens financiers et logistiques sont des forces pour *Les Coquelicots*. Votre aide nous permet de mettre en mouvement l'institution. Votre aide nous donne la chance d'être ambitieux et inventifs dans les projets que nous créons avec les personnes handicapées. Votre aide est la bienvenue ...

Un seul numéro de compte pour cela : BE17 0880 5046 2021



Sachez que tous vos dons totalisant 40 € ou plus, sur une année civile, vous donnent droit à l'exonération fiscale. Merci de communiquer vos coordonnées complètes en communication du virement, afin que nous vous fassions parvenir l'attestation fiscale.

Nous sommes à votre disposition pour toutes questions sur notre institution et nos projets.

SAJA Les Coquelicots  
Rue sur Haies, 35 - 4550 NANDRIN  
Tel : 085/51.12.87 - Fax 085/51.17.01

Internet [www.lescoquelicots](http://www.lescoquelicots)



Recherche sur *Le Petit Peuple*, Nathalie